

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : officielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 7 (1941-1942)

Heft: 98

Artikel: Lettre d'Hollywood

Autor: J.W.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-734651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'est donc pas certain que les cinéastes milanais pourront réussir.

Films d'aventures.

Tout comme les films historiques, qui constituent le plus haut pourcentage des films italiens en travail, les *films d'aventures* sont en vogue. Leur action, qui se déroule au bord du Pacifique ou dans l'Orient, est empruntée le plus souvent aux livres d'Emilio Salgari, sorte de Karl May italien.

Toute une série de films inspirés de ces sujets sont actuellement annoncés: «La Figlia

del Corsaro Verde» avec Doris Duranti, Fosco Giachetti et le boxeur Primo Carnera (Manenti Film); «Capitan Tempesta», de nouveau avec Doris Duranti, et «Il Leone di Damasco», avec Carlo Ninchi, l'Espagnol Rafael Rivelles et également un boxeur, Ermino Spalla (Scalera); puis, «I Pirati della Malesia» (Consorzio Icar).

A cette même catégorie appartiennent aussi deux autres films, «Il Prigioniero di Santa Cruz», avec Juan de Landa et Maria Mercader, et «Sancta Maria», avec Conchita Montes, Amedo Nazzari et Armando Falconi.

nouveautés importantes telles que «The Philadelphia Story», considéré par la presse anglaise comme le grand succès de l'année. On applaudit aussi vivement «Seven Sinners» avec Marlene Dietrich, «The Road to Frisco» avec Ann Sheridan, Ida Lupino et George Raft, et «The Tree of Liberty» avec Cary Grant et Martha Scott. Mais le summum des programmes londoniens est une grande production britannique «The Prime Minister» (intitulé d'abord «An Empire Was Built»), film historique de l'époque de la Reine Victoria. L'illustre acteur anglais John Gielgud incarne magistralement le célèbre homme d'Etat Benjamin Disraeli, secondé de la belle Diana Wynyard et d'excellents acteurs comme Bill Fyffe, Stephen Murray, Owen Nares et Fay Compton. La création, lors d'une représentation de gala, a été accueillie avec un enthousiasme unanime.

L'engouement actuel pour le cinéma a fait naître l'espérance qu'on pourrait maintenir une même fréquentation de cinémas pendant l'été, à condition toutefois que l'intérêt des programmes reste le même. Et dès aujourd'hui des consultations sont entreprises entre directeurs de théâtres et distributeurs de films, en vue de faire «de la saison d'été une saison d'hiver». Pour atteindre ce but, il faudra projeter de nouveaux films de qualité; les reprises peuvent être utilisées à la rigueur comme films secondaires. Les distributeurs partagent entièrement ces vues et préparent actuellement, en étroite coopération avec les exploitants, le programme d'été. On a choisi toute une série d'importantes productions pour les mois de juin à août, sans pour cela porter préjudice au prochain programme d'automne qui s'annonce brillant.

F. Porges.

Cinéma en Angleterre

(De notre correspondant particulier.) Londres, Mars 1941.

Exploitants et distributeurs assistent les producteurs.

Ouverture de nouveaux studios et cinémas.

Succès de films américains.

Vers une grande saison d'été.

Les propriétaires de cinémas vont prendre une part décisive à la production britannique, dont ils mesurent toute l'importance à l'heure actuelle. En collaboration avec les autres organisations cinématographiques, ils viennent d'établir un plan visant de donner à la production nationale une plus large base financière, au moyen de versements préalables des maisons de location, des exploitants et éventuellement des autorités. Les directeurs de cinéma se sont en outre engagés à assurer aux films, réalisés avec ce capital, la plus vaste diffusion. D'ores et déjà a été décidée la formation d'un Comité Administratif formé de producteurs, de distributeurs et d'exploitants, mais aussi de délégués des employés d'entreprises cinématographiques. Ce comité décidera de la distribution des nouveaux crédits, qui seront accordés aux producteurs britanniques ayant fait leurs preuves.

On espère ainsi assister et guider une partie de la production, et réaliser même des économies tout en augmentant la quantité et la qualité des films. Les directeurs de cinémas approuvent pleinement cette action, car ils ont le plus grand intérêt à programmer beaucoup de bons films anglais qui toujours attirent le plus grand nombre de spectateurs.

Vu l'extension de la production, les ateliers à disposition des producteurs ne pourront bientôt plus suffire. C'est pourquoi des studios, qui avaient été fermés temporairement, sont réouverts aujourd'hui. Et Maurice Ostrer, un des chefs de l'Industrie cinématographique, projette la remise en service des anciens studios Gainsborough. D'autre part, l'amélioration constante des affaires se reflète dans la réouverture de plusieurs théâtres en province et notamment dans l'inauguration de nouvelles sal-

les, dont l'exploitation ne manquera pas de stimuler la production.

Dans tous les ateliers règne une vive activité. Aux producteurs anglais s'est joint aujourd'hui l'Américain Bill Sistrom, travaillant pour la RKO; deux films à peine achevés, il commence une série de cinq œuvres dont la première porte le titre «Meet the Tiger», avec Hugh Sinclair. Parmi les nombreux autres films actuellement en production, il faut signaler plus particulièrement «Penn of Pennsylvania», «Chained» (En Chaînes) et «The First of the Few».

Le printemps n'a nullement affecté, comme c'était autrefois le cas, la saison cinématographique; ainsi qu'en automne ou en hiver, les grandes premières se suivent à une cadence rapide. Parmi les grands films sortis dernièrement, il y a quelques

Lettre d'Hollywood

(De notre correspondant particulier.)

Ce sont les cinéastes qui chaque année décernent aux cinéastes les prix de l'«Academy», appelés familièrement les «Oscars» — d'après la petite statue dorée, symbole du triomphe. Tout Hollywood prend part au vote: chacun des 12 000 employés des sociétés de production reçoit la liste établie par les membres de l'Académie, et c'est la majorité qui désigne les lauréats.

La cérémonie de distribution des prix a été honorée cette fois d'un message du Président Roosevelt s'adressant, de la Maison Blanche, à l'industrie cinématographique et rendant hommage à ses créations éducatives et industrielles.

Quant au Prix (que nous avons brièvement annoncés dans notre dernier numéro), le choix de «Rebecca» — comme meilleur film de 1940 — ne surprendra personne qui a vu le chef-d'œuvre de Hitchcock.

Fait intéressant, c'est, comme «Gone with the Wind» couronné l'année précédente, une production David O. Selznick. De même, «Ginger Rogers» a bien mérité le prix de la meilleure actrice; grâce à son énergie et son travail inlassable, de danseuse elle est devenue une grande comédienne, excellente dans le rôle de «Kitty Foyle». James Stewart s'est souvent distingué dans de grandes créations; personnellement, nous préférions son «Mr. Smith» à son interprétation dans «Philadelphia Story», qui lui a valu le prix. Et l'on peut se demander, si la récente création de Chaplin dans le «Great Dictator» n'était pas une interprétation plus magistrale encore. On s'attendait aussi à ce que John Ford reçoive le prix du meilleur réalisateur pour «The Grapes of Wrath», chef-d'œuvre de la Fox, auquel beaucoup avaient prédit le premier prix tout court. Cette année, les auteurs

ont été également récompensés; les lauréats s'appellent *Preston Sturges*, auteur du film «The Great McGinty», et *D. O. Stewart*, scénariste de la «Philadelphia Story».

En même temps que l'Académie d'Hollywood distribuait ses prix, le fameux «Institute of Public Opinion» a organisé dans tout le pays un plébiscite, s'adressant non pas aux cinéastes, mais à l'homme de la rue, à l'amateur du cinéma. Selon l'avis du *public*, les six meilleurs films de 1940 sont: «Boon Town» (M.G.M.), «Knute Rockne» (Warners), «Rebecca» (Selznick), «Northwest Passage» (M.G.M.), «Strike Up The Band» (M.G.M.) et «Fighting 69th» (Warners). Comme meilleur metteur en scène, il propose — outre John Ford — William Wyler (pour «The Letter»), Sam Wood (pour «Kitty Foyle»), George Cukor (pour «Philadelphia Story») et Alfred Hitchcock. Certains des films votés par le

public traitent des sujets typiquement américains; d'autres ont obtenu leur succès grâce aux vedettes, notamment à Spencer Tracy, Mickey Rooney et Clark Gable.

En conséquence, la M.G.M. continue les «super-films», présentant, à l'exemple de «Boon Town», quatre stars. «The Ziegfeld Girl» ainsi réunira Judy Garland, Hedy Lamarr, Lana Turner et James Stewart. D'autre part, on continue les films à succès: «Boys Town» aura une suite dans un film appelé «Men of Boys Town», de nouveau avec Spencer Tracy et Mickey Rooney, et l'on annonce le prochain Hardy-Film — «Andy Hardy's Secretary».

Malgré la réduction du nombre des spectateurs, le cinéma maintient sa place dans la vie quotidienne. Une nouvelle statistique indique que les deux tiers de chaque dollar dépensé par les Américains pour se divertir sont versés au cinéma.

J. W. (Hollywood).

Publicité, publicité!

ou «Premières» américaines.

La présentation, aux Etats-Unis, d'un nouveau film est un événement, dont on parle autant que des événements politiques les plus importants. C'est l'effet de la «première»...

Ces «premières» sont des sensations bien américaines. Un jour, à Chicago, des policiers canadiens montés sur des chevaux blancs ont envahi les halls des hôtels, et la police (la vraie) eut la vie dure pour éviter des accidents. Que se passa-t-il? Rien d'extraordinaire — Cécile B. De Mille avait seulement choisi la ville de Chicago pour la création de «North-West Mounted Police», film sur la police canadienne.

Lorsque «Gone with the Wind» fut créé à Atlanta, où se déroule la plus grande partie de l'action, 2000 amateurs de cinéma ont donné dix dollars et davantage pour un billet d'entrée. Et une admiratrice de Clark Gable a payé vingt dollars pour le bonheur de dormir dans la chambre qu'habitait la veille la vedette adorée... Deux jours durant, les écoles furent fermées, et des centaines de milliers de personnes stationnèrent le long des routes conduisant au cinéma. Le bourgmestre fit des discours, les journaux relatèrent cette manifestation avant même les nouvelles politiques. Le film avait ainsi sa publicité gigantesque, seul but de tout ce branle-bas.

Beaucoup de gens désirent «être dans les journaux». Ces premières, si largement commentées, jouissent donc d'une popularité incroyable. Les directeurs de publicité peuvent faire ce qu'ils veulent et réussir de véritables tours de bluff et de réclame. Les journalistes les plus illustres accourent de l'Amérique entière, s'assoient aux tables de banquets et regardent, enfouis dans leurs fauteuils, les nouveaux films — d'un

œil bienveillant, car quel mortel pourrait rester indifférent à un accueil aussi cordial!

Ce serait une erreur de croire que ces premières intéressent seulement des jeunes gens. Lorsque la M.G.M. a présenté son film «Young Tom Edison» à Port Huron, lieu de la naissance du grand inventeur, on remarquait parmi les assistants Henry Ford, l'homme le plus riche du monde, et son fils Edsel, puis L. B. Mayer, de Hollywood, et naturellement Mickey Rooney. Tous les quatre ont été photographiés sur une bicyclette à quatre sièges, et cette photo est parue dans tous les journaux américains, de Boston à Los Angeles. La population de la ville a servi de «figurants: les hommes ont laissé pousser leur barbe et ont changé l'aspect de leurs maisons; les femmes ont porté la crinoline et le bonnet pour faire le marché. Tout était exactement comme à l'époque du jeune Edison...

Six gouverneurs avaient répondu à l'invitation du Gouverneur de l'Etat de Nevada pour assister à la première de «Virginia City», film des Warners, et pour célébrer cet «événement» avec Errol Flynn, Miriam Hopkins et des centaines de milliers d'autres, venus par trains spéciaux. Les commerçants de Nevada profitairent largement de cette réclame, et avec eux tous les directeurs de cinéma programmant à la suite ce film. Une sensation fut aussi la première à South Bend (Illinois) d'un autre film de Warner Bros., «Knute Rockne», l'histoire d'un fameux joueur de football. La radio transmit les solennités, 100 000 visiteurs de tous les coins du pays y assistaient; des personnalités éminentes et le président de l'Université prirent la parole lors du banquet. Franklin Roosevelt jr., le fils du Président, donna lecture

d'une lettre de son père: «... profonde impression... force et confiance... héroïque...». Si la première d'un film dépassait en intérêt tous les faits du jour et si elle est même honorée d'une lettre du Président des Etats-Unis, on ne s'étonnera plus que l'industrie cinématographique américaine soit une des plus importantes du pays.

Lorsque l'année dernière la Paramount sortit, à Detroit, «Disputed Passage», elle proposa aux fabricants d'automobiles de faire de cette première une fête des «stars and cars». Les industriels, qui, en général, savent bien ce qu'ils font, perdirent presque la tête, d'autant plus que Dorothy Lamour devait être leur hôte d'honneur. Mais quelle déception — quelques jours avant la cérémonie arrivait la nouvelle qu'à son très vif regret Miss Lamour et son fameux «sarong» du Pacifique ne pouvaient pas venir. Des télégrammes volaient de Detroit à Hollywood, d'Hollywood à Detroit; les journaux publiaient des articles de tête et insistaient pour que Miss Lamour vienne; le bourgmestre, les fabricants d'automobiles et les présidents des deux Universités s'adressaient personnellement à Hollywood. Naturellement, la star vint — c'était bien décidé depuis toujours — mais les agents de publicité avaient ainsi obtenu que pendant des jours on ne parlât dans les journaux que du nouveau film de la Paramount, et que d'immenses foules se rassemblaient dans les rues de Detroit.

La première la plus extravagante eut lieu à Albany où la Paramount présenta «The Biscuit Eater». Le héros du film est un chien, lien d'amitié entre un petit garçon blanc et un petit nègre. Des propagandistes européens seraient peut-être quelque peu embarrassés, s'ils voulaient organiser une «première canine». Le directeur de publicité de la Paramount ne l'était point: dans tous les journaux on pouvait lire que, outre le chien, vedette du film, les chiens de Dorothy Lamour, de Joan Crawford, de Paulette Goddard et d'autres stars de Hollywood allaient assister à la première comme «hôtes d'honneur». Et ainsi fut-il... les hôtes occupaient les deux premiers rangs du luxueux cinéma, les chiens en habit avec cravate blanche, les chiennes en robe du soir, offerte gracieusement par la Paramount. Maintes fois, la représentation fut interrompue par des aboiements, notamment lorsqu'éclata une petite bagarre au second rang. Mais le public, qui avait payé quelques milliers de dollars pour assister à cette plaisanterie, se tordait, et télégraphes et téléphones portaient la nouvelle à tous les vents. Le but était atteint, et les organisateurs pleinement satisfaits. Car dans une époque comme la nôtre, il n'est pas si facile d'attirer des millions d'hommes dans les rues, et de faire pour un ou deux jours d'une grande ville laborieuse une sorte de maison d'aliénés...